

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 35

Artikel: La compagnie des Arbalétriers de Porrentruy et de Delémont au XV siècle
Autor: A. D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256250>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

La compagnie des Arbalétriers de Porrentruy et de Delémont au XV^e siècle

Au début du moyen âge, il n'existait pas de corps salariés chargés de l'attaque et de la défense. Chaque homme devait pourvoir à la protection commune et souvent à la sienne propre, et dès qu'il avait la force de tenir une arme, il devenait soldat et combattait avec la lance, l'épée ou la massue, selon son rang.

Les siècles qui suivirent la chute de l'empire romain ne furent éclairés que par l'étincellement des armes. La loi du plus fort fut l'argument suprême pendant les longues luttes qui donnèrent graduellement à l'Europe sa configuration du moyen âge et l'acier fut chargé de trancher toutes les querelles. Les hommes de cette époque ne nous apparaissent plus que sous le heaume et le bouclier. A cette époque les princes du St-Empire romain étaient confondus, sur les champs de batailles, avec les artisans de nos villes. Les papes chevauchaient armés de pied en cap. les évêques et les abbés des grands monastères allaient à la guerre et tombaient sur le champ de bataille, coiffés de heaumes mitrés; les poètes comme Dante à Campaldino; les artistes comme Michel-Ange, toutes les classes de la société tenaient l'épée et combattaient.

Tout d'abord le guerrier, du IX^e au XIV^e siècle était un cavalier semblable à ceux de ces ancêtres qui avaient traversé l'Oural à cheval et étaient sortis des forêts de la Germanie, lors de l'invasion des barbares au IV^e siècle.

L'armure se ressentait toujours des traditions romaine, et bien que l'épée ou le sabre.

se fussent allongés pour frapper l'ennemi du haut de grands chevaux. les cavaliers rappelaient encore assez les guerriers de Pharsale ou de Philippe.

Charlemagne ramena d'Italie la tradition des romains en armures et en armes. Les harnais de ces soldats de fer, que le moine de St-Gall vit du haut des murailles de Pavis s'avancer comme un fleuve d'acier à travers les riches plaines de la Lombardie, étaient copiés sur ceux des cohortes de l'empereur Trajan.

Au démembrement de l'empire Carlovingien cette influence romaine déclina pour faire place à l'organisation du moyen-âge. Les chevaliers portèrent un vêtement du cuir, couvert de cercles métalliques qui y étaient cousus et se touchaient à leur circonférence. Le bouclier fait en bois, était recouvert en cuir peint et garni de fer et de bronze. Il avait la forme d'une amande concave. Il était orné de figures décoratives et couvrait presque entièrement le corps. Le sabre était large, droit et muni d'une simple poignée en croix.

A la fin du XI^e siècle quelques lueurs d'une civilisation prochaine commençaient à poindre au milieu des ténèbres de la barbarie naissante. Alors apparaissent les grandes institutions du XII et XIII^e siècles. D'incomparables cathédrales s'élevaient de toutes parts, de belles abbayes se fondaient et projetaient dans tous les pays, des rayons de science et de charité; les dames des châteaux travaillaient à ces précieuses tapisseries devant lesquelles la génération actuelle demeure anéantie d'admiration. Les compagnonnages se fondaient dans les villes groupant les ouvriers sous une organisation puissante et artistique. Tout annonçait, dans ces pionniers différents, une civilisation grande belle et pratique. Aussi a-t-on appelé ce XIII^e

siècle, le grand siècle des arts, que les siècles suivants n'ont pu égaliser.

Les chevaliers des XIII^e et XIV^e siècles étaient l'expression d'une époque où le gentilhomme tout puissant, étant exclusivement cavalier, dédaignait de combattre contre tout autre que son égal, et préférait être battu plutôt que de voir ses gens obtenir le prestige du moindre succès. Enfermé dans des heaumes énormes surmontés d'emblèmes divers, oiseaux, quadrupèdes, poissons, guirlandes, aïrons etc., ils se trouvaient sur le seuil d'un nouvel ordre de choses dans lequel le fantassin et les communes allaient jouer un rôle si considérable et de plus en plus grand.

A côté des châteaux forts, puissantes et orgueilleuses demeures de la noblesse, les villes acquéraient des privilèges, elles s'organisaient et bientôt formèrent des Etats ou républiques presque indépendants. On les appela les villes impériales. Au milieu des physionomies brillantes de la chevalerie, les bourgeois émancipés par les empereurs ou par les évêques, commencèrent à faire leur apparition avec leur mœurs, leurs usages, leurs coutumes et surtout avec leur organisation militaire. Les bourgeois des villes se demandaient pourquoi l'argent gagné par eux, provenant de leur industrie, n'aurait-il pas servi à leur procurer des moyens de défense, de protection, des armes comme celle des seigneurs? A ces bourgeois revenait donc le droit de la guerre, puisqu'ils possédaient la pratique des arts manuels et les secrets de la mécanique. Aussi ils perfectionnèrent vite certains engins dédaignés alors par les nobles, mais qui renversaient à deux ou trois cents mètres de distance les chevaux et les cavaliers de la noblesse, ce qui causaient au noble com-

Feuilleton du *Pays du dimanche* 33

Honneur pour Honneur

par Marie Stéphane.

Il est bien difficile de démêler quelques renseignements, à peu près certains, dans le chaos des nouvelles confuses et contradictoires qui arrivent du Céléste Empire. Chaque matin, Chantal espère avoir des nouvelles plus précises, mais les communications interrompues ne se rétablissent pas, et l'inquiétude de la jeune fille devient plus vive de jour en jour.

— Se peut-il que Gauthier succombe?... se demande-t-elle avec angoisse. Non! non! c'est impossible; ils ont trop souffert tous les deux. Elle a versé trop de larmes silencieuses dans les longues nuits sans sommeil

où, s'agitant sur sa couche, elle songe aux dangers de toute nature qui peuvent lui ravir son fiancé. N'ont-ils pas satisfait assez largement à l'inéluctable loi de la souffrance qui pèse sur les humains? L'honneur des compassions devra bien sonner à son tour. Le ciel fera plutôt un miracle, elle en a l'intime conviction. Et pour se rendre digne de cette grâce, elle redouble d'ardeur dans la prière, elle verse des aumônes plus abondantes dans le sein des pauvres: la charité est si puissante sur le cœur de Dieu!

XIV

La nouvelle de la prise de Pékin par les troupes alliées éclata au milieu des angoisses de tous, en un long cri de délivrance et d'actions de grâces.

Par combien de deuils se soldait cette victoire?... Quelles étaient les victimes tombées au champ d'honneur?... Nul ne le savait encore! Silence cruel pour les familles

qui comptaient des membres parmi les défenseurs.

Torturée par une inquiétude toujours grandissante, Chantal faisait peine à voir. Son âme toute chaude de tendresse se refermait sur elle-même, comme ces fleurs à peine écloses, dont un orage violent, en pliant la tige, arrête soudain le plein épanouissement.

Bien qu'elle restât toujours douce et aimante envers les siens, compatissante aux malheureux, et qu'elle ne se plaignît jamais, ses yeux fixés dans le vide, sa voix sans vibrations, ne disaient que trop l'orientation habituelle de sa pensée, souci unique dont rien ne parvenait à la distraire.

Hantée par la vision hallucinante des tortures monstrueuses infligées par les Boxers à leurs prisonniers, par les dangers de toutes sortes qui menaçaient Gauthier, la jeune fille semblait avoir désappris à sourire. Blessée dans son affection la plus chère,